

J.M. Casezza

COLLECTION RÉVÉLATIONS

Petite encyclopédie de la Résistance

LA VIE SECRÈTE DU MAQUIS

LE MAQUIS
DE L'AIN

par

Louis SAUREL



LE COLONEL ROMANS-PETIT

FERNAND NATHAN

18, rue Monsieur-le-Prince

— PARIS —

1945'

LE MAQUIS DE L'AIN

« Les hommes du Maquis sont aux yeux du Monde le symbole de la résistance européenne. »

The Times, 27 juillet 1944.

Le maquis de l'Ain est un des plus importants de ceux que la France a connus sous l'occupation allemande au cours des années 1943 et 1944. Le nombre des patriotes luttant, dans ce département, contre les forces ennemies ne s'éleva-t-il pas en effet, à l'effectif d'une brigade ? 5 500 hommes le 10 juin 1944 et 7 500 moins de deux mois après ?

L'ensemble des actions offensives ou défensives engagées par les « maquisards » de l'Ain contre les troupes allemandes de cette région et leurs alliés vichyssois n'eut pas pour théâtre exclusif ce département ; certaines rencontres débordèrent hors de ce cadre étroit, se poursuivirent dans le Jura méridional ou Haut-Jura. Du reste, le chef du maquis de l'Ain, le colonel Romans, n'eut-il pas la haute main sur les formations de volontaires des départements voisins, Haute-Savoie et la partie méridionale du Jura ? C'est donc l'ensemble des opérations ayant l'Ain pour principal centre, que je vais exposer ici.

PHYSIONOMIE GÉNÉRALE DE L'AIN

Le département de l'Ain se compose de deux régions bien différentes, nettement tranchées.

A l'est, entre le Rhône et l'Ain, s'étendent les hauteurs du Jura méridional, dont les plis se développent dans la direction générale nord-sud. Région accidentée et largement boisée, cette partie orientale de l'Ain se prête à merveille à la guerre de partisans, à la guérilla : d'une hauteur, on peut mitrailler une colonne de camions ennemis s'engageant dans

mée d'armistice, dont deux marins qui furent tués en combattant (1), et des Alsaciens pour la plupart déserteurs de l'armée allemande. Parmi ces derniers, l'un d'eux, Werner, ne tarda pas à se signaler à l'attention de ses chefs et devint un brillant officier.

LA VIE AU CAMP

Au début, le ravitaillement fut le souci primordial de la plupart des hommes.

Des vivres, on s'en procura dans les villages alentour, les habitants de ces communes se révélant des aides précieux pour le maquis. La nourriture, souvent insuffisante, se composait, la plupart du temps, de bœuf salé — qu'on pouvait garder un mois, mais qui devenait vert bleuâtre au bout de quelques semaines, — de « pesettes », sorte de lentilles très indigestes, de pommes de terre et de pain. C'est à la nuit que les patriotes allaient chercher des provisions, qu'ils rapportaient presque toujours sur le dos. Rarement, ils pouvaient utiliser un chariot de montagne, tiré par des bœufs, qu'on pouvait mener jusqu'à quelques centaines de mètres du camp.

Une source se trouvait à mi-hauteur, sur la falaise, à environ cinq cents mètres du camp. Pour y accéder aisément, les « maquisards » construisirent un véritable escalier fait avec des rondins.

Plus pénible encore que les conditions matérielles de la vie au camp était la constante absence de nouvelles des leurs, qui rongeaient ces déracinés, qui savaient leur moral. Fort heureusement, « Commis », jeune, très sportif, plein d'allant, était là pour secourir ceux que travaillait « le cafard », pour rendre gaieté et sourire aux plus moroses. Maintenir le moral de sa troupe, n'est-ce pas d'ailleurs l'une des préoccupations essentielles d'un chef ?

(1) Le sous-lieutenant Tanguy (Lesombre dans le maquis), tué le 8 février 1944, lors de l'attaque du P. C. du capitaine Romans, et Félix Le Noach, fusillé en décembre 1943.

LE CAPITAINE ROMANS

L'organisation du camp de Chougeat, comme de bien d'autres groupements de réfractaires, n'était cependant, dans la pensée des patriotes, qu'un travail préliminaire. Il ne suffisait pas d'échapper à l'emprise allemande. Pour faire œuvre utile, il fallait maintenant la combattre : muer ces campeurs, ces Robin-des-Bois d'un nouveau genre, en une petite armée disciplinée, aguerrie, capable de rendre aux occupants la vie intenable dans le département de l'Ain.

Le capitaine Romans fut l'homme qui prit cette tâche en main et fit de ce coin de France un des bastions de la Résistance. Celui dont le général de Gaulle a dit qu'il est « l'une des figures les plus pures de la Résistance française » mérite qu'on s'arrête un instant pour faire de lui plus ample connaissance.

Physiquement, le lieutenant-colonel Petit (Romans dans le maquis) est un homme de taille moyenne, trapu, très vigoureux et extrêmement alerte. Le visage plein, le masque lourd, le menton saillant, les cheveux légèrement poudrés par la neige des ans, le regard direct, très vif, tour à tour bienveillant, rieur ou autoritaire, le colonel Romans-Petit correspond bien au portrait que ses compagnons de lutte — le lieutenant Pioud, Blétel dit Loulou... — m'en avaient fait ; on sent, en lui, un chef nullement distant avec ses subordonnés, un entraîneur d'hommes, cordial, familial ou rude selon les circonstances.

Officier de réserve, ce Stéphanois s'occupait, avant la guerre, de publicité pour des maisons de modes ou des éditions de luxe. Étrange contraste avec la dure vie qu'il devait mener au maquis !

Tout jeune durant la Grande Guerre, Petit s'engagea en 1915 au 13^e bataillon de chasseurs alpins, fut cité à l'ordre du jour, puis décoré de la Légion d'honneur. La paix revenue, il poursuivit alors ses études et obtint la licence en droit. Quand, par malheur, le fléau de la guerre s'abattit à nouveau sur la France, l'ex-engagé de 1915 était capitaine. Lorsqu'en juin 1940 Pétain conclut un armistice avec l'ennemi triom-

une gorge, tandis que les bois de sapins offrent un abri sûr en cas d'échec et de retraite. Ce fut donc dans la partie orientale du département de l'Ain que se déroulèrent la plupart des rencontres entre patriotes et forces ennemies.

À l'ouest, entre la Saône, l'Ain et les hauteurs escarpées du Revermont, s'étalent les deux dépressions de la Bresse et de la Dombes. Ce fut surtout au cours des mois d'août et de septembre 1944 que ce secteur connut la plus grande activité.

CRÉATION DU CAMP DE CHOUGEAT

À la fin de l'année 1942 ou en janvier 1943, nombre de jeunes patriotes commencèrent à se grouper dans l'Ain. Soit sous l'impulsion du capitaine Romans, d'une ténacité à toute épreuve et qui ignorait le découragement, soit d'eux-mêmes, ceux qui voulaient échapper à la servitude étrangère et être les premiers artisans de la libération nationale gagnèrent la campagne, se réunirent dans les coins les plus retirés des bois.

Alors, naquirent nombre de camps.

Celui de Chougeat est un exemple-type, qui permettra au lecteur de se représenter ce que furent ces premiers nids de résistance.

En janvier 1943, un certain Georges Perrin, dit Tintin, homme d'âge mûr, ajusteur-mécanicien à l'usine Morgon de Bourg, fut désigné comme travailleur devant obligatoirement partir pour l'Allemagne. Plutôt que de s'expatrier et de travailler pour l'ennemi, Perrin gagna le Nord de l'Ain et alla vivre dans une grotte dite grotte de l'Ours en compagnie de deux camarades. Cette habitation était froide, humide et très malsaine. Néanmoins, les trois hommes y demeurèrent jusqu'au mois de juin, se ravitaillant dans les villages voisins de Mafafelon et de Chougeat, grâce à l'aide de quelques paysans dévoués.

Au mois de juin, de nombreux jeunes gens voués au service du travail obligatoire vinrent rejoindre les trois ermites de la grotte de l'Ours.

Vivre à cinquante dans une pareille caverne était impossible

Aussi tous ces jeunes gens entreprirent-ils la construction de cabanes en buis, auxquelles des bâches, des planches, des toiles de tente... servirent de toiture d'une imperméabilité toute relative ! Par malheur, l'été 1943 fut particulièrement pluvieux dans cette région. En peu de temps, le camp de Chougeat devint un bourbier.

Son chef, un tout jeune électricien de Bourg, nommé Hyvernat et baptisé — Dieu sait pourquoi ? — « Commis » dans le maquis, l'avait établi en un lieu à la fois très pittoresque et discret : sur une montagne très boisée, couvertes de buis, de chênes et de sapins, où les cabanes des patriotes échappaient à la vue. À deux cents mètres au-dessous de cette hauteur, au pied d'une falaise abrupte, coulait l'Ain aux eaux claires et bleues.

LES HABITANTS DU CAMP

Ce premier groupe de « maquisards », uni par une commune haine de la domination étrangère, se composait des éléments les plus divers.

En premier lieu, des paysans et des ouvriers fuyant le S. T. O. C'étaient eux qui composaient la masse principale du détachement. La plupart des paysans étaient des jeunes gens de la région, âgés presque tous d'une vingtaine d'années. C'étaient des hommes calmes, très disciplinés, qui ne devaient pas tarder à se montrer d'excellents soldats, manquant, toutefois, un peu d'esprit d'initiative.

Les ouvriers, eux, venaient de Bourg, d'Oyonnax ou de Paris. À côté de ces éléments jeunes, se trouvaient quelques vieux militants communistes ou syndicalistes, que « Commis » employa soit comme cuisiniers, soit comme ravitailleurs, soit comme agents de liaison, quand leur âge leur permit de l'être.

Dans le camp de Chougeat vinrent aussi quelques fonctionnaires, comme l'instituteur Pioud, de Bourg, devenu depuis lieutenant, un employé de préfecture, etc... Quelques jeunes industriels se joignirent aussi au groupe de « Commis » à la fois par patriotisme et goût de l'aventure.

Autres éléments du camp de Chougeat : des soldats de l'ar-

phant, Petit fut du petit nombre des Français qui refusèrent alors de s'incliner devant le fait accompli. Il entra dans la Résistance et engagea contre les Allemands une lutte, qu'il devait mener jusqu'à la victoire.

Deux anecdotes montreront jusqu'où pouvait aller son audace, frisant l'imprudence, et l'étonnante maîtrise de soi, dont il fit preuve en toutes circonstances.

Bien que son signalement fût donné partout, Romans-Petit circulait souvent nu-tête et se risquait même dans Lyon.

Traversant un jour en automobile la forêt de La Réna, proche de Bourg d'environ 10 kilomètres, le chef des F. F. I. de l'Ain vint à passer devant un grand dépôt de munitions allemand. A l'entrée de celui-ci, veillait une sentinelle en armes. Intrigué par la vue de l'arrivant, le factionnaire examina Romans-Petit avec attention. Allait-il le reconnaître ?

Le capitaine était alors enveloppé d'un grand imperméable, qui dissimulait entièrement le vêtement qu'il portait dessous. Tranquillement, Romans-Petit fixa la sentinelle, qui, troublée par ce regard, prit le chef du maquis de l'Ain pour un officier allemand et... lui présenta les armes !

Une autre fois, le 14 décembre 1943, le capitaine, circulant encore en automobile, fut pris dans une rafle à Nantua et arrêté.

— Vos papiers ! ordonna un officier allemand.

Romans-Petit joua la surprise et, le prenant de haut, répliqua :

— Mes papiers ! Comment ?... Mais je les ai déjà montrés !

Impressionné par l'accent de sincérité et l'autorité qui émanait de lui, l'officier allemand laissa Romans-Petit faire quelques pas et regagner sa voiture. Là, en hâte, le chef du maquis de l'Ain mangea les papiers compromettants qu'il portait sur lui. Peu après, il réussit à fuir sur son automobile : il était sauf !

Ce chef audacieux, payant toujours de sa personne, est adoré de ses anciens compagnons de lutte. On le comprend aisément, quand on sait quels rapports Romans avait avec ses « petits ». Pour lui, tout maquisard était un ami. La nuit, il

dormait sur la dure aux côtés de ses hommes. Quand le P. C. se déplaçait — et Dieu sait s'il changea souvent d'emplacement ! — le capitaine, comme ses moindres collaborateurs, prenait part au déménagement : il chargeait des caisses, tirait un charretton...

Ce sont souvent ces humbles petits faits de la vie quotidienne qui soudent le mieux les hommes entre eux.

ORGANISATION DES FORCES DU MAQUIS

Pour que les patriotes cachés dans les bois devinssent vraiment des unités militaires, deux tâches s'imposaient immédiatement : pourvoir ces campeurs de chefs qualifiés, possédant les connaissances techniques de la guerre moderne, et armer tous ces volontaires.

Ce fut aux Gorges, près de Montgriffon (1), qu'en juin 1943 le capitaine Romans créa sa première école de cadres. D'épais taillis dérobaient à la vue les manœuvres ou réunions des élèves, qui purent ainsi tranquillement s'initier à l'art de la guerre. Vu le redoutable armement des Allemands et les faibles moyens des « maquisards », le capitaine Romans n'envisageait alors que la guérilla. Pas de grands camps, de fortes concentrations d'hommes..., mais, au contraire, de petites unités ne devant pas comporter plus de soixante partisans et uniquement des actions de faible envergure, des coups de main.

Se procurer des armes fut une tâche plus difficile encore que de former des chefs capables de commander utilement des maquisards. Jusqu'en juillet, les élèves de l'école des Gorges durent s'exercer avec quelques rares fusils de chasse et se contenter d'apprendre de façon théorique le maniement des armes automatiques françaises, anglaises ou allemandes : faute de mitraillettes, l'instructeur Marcault en était réduit à montrer à ses élèves de simples schémas de ces engins.

En juillet, la situation s'améliora un peu : les maquis de l'Ain reçurent... une mitraillette Sten ! Bien entendu, celle-ci

(1) Au nord-est d'Ambérieu.

fit le tour de tous les camps, tant les maquisards étaient impatients de pouvoir enfin tenir une arme dans leurs mains, d'en étudier le mécanisme, l'emploi.

En août, le progrès fut bien plus sensible : chaque détachement put être doté de dix mitraillettes. Des parachutages ayant eu lieu à la fin de ce mois, le nombre des maquisards pourvus d'armes automatiques s'éleva, dès lors, à deux cents. Peu à peu, le maquis de l'Ain prenait corps, commençait à devenir une force, avec laquelle les Allemands n'allaient pas tarder à devoir compter.

Partis de rien — les premiers fonds de la Résistance dans l'Ain provenant d'eux-mêmes, — le capitaine Romans et ses amis avaient, en quelques mois, réussi à mettre sur pied un organisme viable comprenant les éléments essentiels d'une petite armée : services de ravitaillement, de liaison, de renseignements, de trésorerie, etc... En octobre 1943, les maquis de l'Ain et du Haut-Jura comptaient déjà une dizaine de camps sis à Chougeat, Chavannes, Les Combettes, Morez, Corlier, Cize, Granges, Le Mont, Pré-Carré et Les Plans.

Tous ces détachements, placés sous l'autorité du capitaine Romans, ne constituaient pas un corps autonome. Dès le 14 juillet 1943 et la venue, à Terment, de deux délégués de l'État-major régional, le maquis de l'Ain avait été rattaché à l'Armée secrète et soumis aux directives générales de l'État-major national (Comac).

De nombreux volontaires venant toujours se joindre aux premières formations de patriotes, le capitaine Romans jugea bientôt nécessaire d'effectuer un filtrage des arrivants. Dans ce but, fut créé, au-dessus de Nantua, le camp de triage du Mont. Tout homme déclarant vouloir gagner le maquis était, de nuit, conduit là, entièrement fouillé, longuement interrogé, puis surveillé durant un certain temps. Tout personnage douteux ou non décidé à se battre était sur-le-champ écarté. La précaution n'était pas inutile : nombre d'espions cherchèrent, en effet, à pénétrer dans les organisations de la Résistance pour les saper ou les faire tomber dans quelque embuscade. Parfois, ils réussirent...

PREMIÈRES OPÉRATIONS

Le maquis de l'Ain possédait maintenant des armes. Mais, par contre, il était presque complètement dépourvu de véhicules, de vêtements, de chaussures, de sacs, etc...

Avec peine, le capitaine Romans réussit à acquérir une camionnette Citroën, qu'il baptisa « Maquisette », puis quelques autres voitures. Ceci fait, il songea à pourvoir le maquis du matériel qui lui manquait.

Dans la partie sud-est de l'Ain, entre Virieu-le-Grand et Champagne, les Chantiers de Jeunesse, organisme du gouvernement de Vichy, possédaient un grand dépôt à Artemare. Un coup de main contre cet ensemble de bâtiments fut préparé de façon minutieuse. Deux hommes obtinrent des complaisances dans la place, tandis que, pour éviter toute fausse manœuvre, l'expédition projetée fut étudiée sur un terrain, où l'on avait reproduit avec des cailloux la disposition exacte du dépôt à assaillir.

Les précautions étaient si bien prises, que, dans la nuit du 10 septembre, tout se déroula comme il l'avait été prévu. En quelques minutes et sans avoir tiré le moindre coup de feu, les maquisards eurent maîtrisé les gendarmes de garde. Le reste ne fut plus qu'un jeu : chaussures, vêtements, sacs... furent empilés dans les voitures, puis la caravane automobile se mit en route et se perdit dans la nuit.

Dix-huit jours plus tard, les patriotes réussirent un coup encore plus audacieux.

Presque dans le centre de Bourg se trouvaient les entrepôts de l'intendance. Malgré la présence dans cette ville de troupes allemandes et de miliciens, le capitaine Romans décida de s'y rendre et de s'emparer d'une bonne partie des vivres stockés dans ces magasins. Chabot, homme d'une audace stupéfiante et qui allait devenir un des grands chefs du maquis de l'Ain, se chargea de préparer l'expédition projetée. Dans ce but, il n'imagina rien de mieux que de se laisser enfermer dans le dépôt, où il passa toute une nuit à repérer l'emplacement exact des vivres, dont le maquis avait besoin.

Chabot avait si bien pris ses mesures que, le soir de l'expédition venu, il ne fallut pas plus de vingt minutes pour charger dix tonnes de vivres sur les camions (1).

LE DÉFILÉ DU 11 NOVEMBRE 1943 A OYONNAX

Bien pourvus d'armes, d'équipements et de vivres, les patriotes de l'Ain — Maquis et Armée Secrète, placés sous le commandement du capitaine Romans — allaient pouvoir agir.

Comme première expédition, ce chef décida d'accomplir une action spectaculaire : de défiler en plein jour, le 11 novembre, dans la ville ouvrière d'Oyonnax. Le but d'un pareil coup d'audace ? Prouver à la foule que les maquisards étaient non des terroristes, des bandits de grand chemin..., mais des soldats disciplinés, une troupe pouvant accueillir en son sein tous les honnêtes gens et les hommes de bonne volonté qui voudraient venir se fondre en elle.

Afin d'éviter toute surprise et d'empêcher la venue à Oyonnax de renforts ennemis, le capitaine Romans, secondé par Chabot, Montréal et Ravignan — ce dernier professeur dans la ville même où la manifestation devait avoir lieu — prit toute une série de mesures préventives. En plus des hommes qui défileraient dans Oyonnax, de nombreux maquisards se rendraient dans cette ville pour occuper la poste, la gendarmerie et tous les points essentiels de cette cité. En outre, par surcroît de précaution, le capitaine Romans fit répandre le bruit que la manifestation projetée aurait lieu non à Oyonnax, mais à Nantua.

Vint enfin le jour tant attendu : le 11 novembre.

Arrivant des camps de Cize, de Chougeat..., les maquisards qui allaient prendre part à l'expédition d'Oyonnax se logèrent dans dix camions, puis la colonne démarra. Le voyage fut long, coupé d'innombrables arrêts..., mais l'enthousiasme régnait parmi les patriotes. Et de maintes bouches s'échap-

(1) Ces détails sont notés dans *Les Obstins*, carnet de route du colonel Romans.

paient des chants joyeux, triomphants. Enfin, on allait montrer le vrai visage du maquis à la France !

Une équipe du camp de Chougeat alla prendre possession de la gendarmerie. Pure comédie d'ailleurs, car les gendarmes d'Oyonnax étaient de connivence avec les maquisards. Il n'y eut même pas de simulacre de résistance. Seul, un inspecteur de police, qui n'était pas dans la confiance, se mit à trembler et à pâlir d'effrayante façon, quand le lieutenant Pioud lui ôta son revolver.

Cependant, le capitaine Romans et le futur lieutenant-colonel Jaboulay (1) (Belleruche dans le maquis) venaient d'arriver sur la place de la poste. Intrigués par le service d'ordre des patriotes, quelques centaines de personnes regardaient d'un air perplexe le convoi qui débouchait : ces officiers français en bel uniforme, la poitrine ornée de la croix de guerre ou de la Légion d'honneur, qui donc étaient-ce ? Des miliciens ? Des chefs des chantiers de jeunesse ? Des « collaborationnistes » ?

Pour rompre l'équivoque, le capitaine Romans se redressa et, d'une voix forte, lança :

— Les maquis de l'Ain, à mon commandement !

Aussitôt, dans la foule, ce fut du délire, une explosion d'enthousiasme.

— Bravo ! Hourra !... Vive la France ! clamèrent tous ces gens tandis que maints yeux s'emplirent de larmes.

Pour cette population laborieuse, la vue des maquisards fut comme un soulagement et une revanche longtemps attendue sur toutes les souffrances et les humiliations, qu'elle avait dû supporter du fait des Allemands.

En quelques minutes, l'émouvant cortège s'ordonna.

Précédés du sous-lieutenant Roger Tanton, Romans et Belleruche ouvrirent la marche. Puis venaient les tambours et les clairons jouant une marche bien française, qui résonnait comme un défi dans les rues de la petite ville, le drapeau entouré de sa garde d'honneur en gants blancs, les divers détachements précédés chacun de leur chef...

(1) Officier de réserve comme la plupart des cadres du maquis de l'Ain. Il était délégué de l'État-major régional.

Au passage, la colonne souleva partout l'enthousiasme, une ferveur extasiée. Enfin, on voyait des forces françaises libres !

Les patriotes arrivèrent devant le monument aux morts, se rangèrent en un ordre parfait, puis s'immobilisèrent en un garde-à-vous impeccable, digne hommage aux héros tombés lors de la Grande Guerre. Cette cérémonie prit, du reste, tout son sens quand le capitaine Romans déposa une gerbe de fleurs au pied du monument. Celle-ci formait une croix de Lorraine et, sur elle, s'éclairait, en effet, cette inscription pleine de promesses : « Les vainqueurs de demain à ceux de 14-18. »

Une vibrante *Marseillaise*, dans laquelle s'unirent les voix des soldats de la Résistance et celles de tous les assistants, s'éleva alors, puis, se tournant vers la foule, le capitaine Romans prit la parole :

— Mes amis, cria-t-il, je vous demande à tous de rester calmes et de ne pas gêner notre départ.

A ces mots, toute l'assistance s'émut : les maquisards allaient déjà partir, quitter ceux qui, maintenant, voyaient en eux des sauveurs, des frères !... Brusquement, comme un raz de marée, la foule se rua vers les nouveaux venus, absorba tout le détachement dans sa masse. Femmes, jeunes filles, hommes de tous âges... se jetèrent dans les bras des maquisards, les étreignirent avec force, en jetant d'une voix émue, bouleversée, quelques lambeaux de phrases :

— Ah ! merci !... Maintenant, je sais ce qu'est le maquis !

— Mes petits gars !

— Vous venez de venger mon fils !

— Jamais je ne vivrai un si beau jour !

Toutes les cigarettes ou tout l'argent que ces hommes ou femmes avaient sur eux, spontanément, ils l'offrirent aux maquisards, le donnèrent avec un sourire ému, reconnaissant.

Cependant, il fallait partir.

Après de dernières étreintes et quelques baisers, tous les « p'tits gars » de la résistance regagnèrent leurs camions et la colonne automobile s'en fut, tandis qu'à nouveau retentissait le chant de la *Marseillaise*.

LES FORCES DE VICHY PASSENT A L'ATTAQUE

Ce défilé du 11 novembre eut un grand retentissement non seulement en France, mais à l'étranger : des journaux anglais et américains en parlèrent et publièrent même des photographies de cette cérémonie.

Inquiet des répercussions possibles de cette manifestation en France — la preuve était faite que le maquis se composait non de bandits, mais de soldats, — le gouvernement de Vichy résolut d'écraser au plus vite les groupements de patriotes existant dans l'Ain. Dans ce but, 500 G. M. R. furent rassemblés et se dirigèrent vers le camp de Granges (1).

Celui-ci allait-il pouvoir résister à une aussi forte attaque ?

Fort heureusement, le camp de Granges était établi sur une hauteur dominant nettement les vallées voisines. Du bas-fond où se trouvaient les G. M. R., il n'existait qu'une voie pour gagner le refuge des maquisards : un étroit sentier serpentant sur le flanc abrupt de la montagne. Attaquer par ce passage était folie. C'est cependant ce que firent les G. M. R. le 18 novembre.

Les maquisards répugnaient à tirer sur des Français. Avec leurs mitraillettes, ils firent feu en l'air. Le résultat dépassa de beaucoup leurs espérances : en hâte, talonnés par la peur, car ils ignoraient les vraies intentions des patriotes, les G. M. R. refluèrent en désordre vers leur base de départ.

Le préfet régional Angéli et l'intendant de police ne voulurent pas rester sur cet échec, plus burlesque encore qu'ils n'auraient pu l'imaginer : les patriotes campant à Granges étaient, en effet, à peine quatre-vingts ! Pour abattre ce nid de résistance, Vichy mobilisa 1 500 hommes.

A vrai dire, les chefs des « forces du maintien de l'ordre » ne tenaient guère à se mesurer avec le camp des Granges qu'ils croyaient défendu par un millier de maquisards très bien armés. Connaissant leur disposition d'esprit, Ravignan — l'un

(1) Dans la partie nord du département de l'Ain, au nord-ouest d'Izerore.

des organisateurs du défilé du 11 novembre — voulut en tirer parti. Avec la froide audace, qui l'animait toujours, il joua son sort sur un coup de dé, ayant 50 chances sur 100 de laisser sa vie dans cette aventure : tranquillement, il se rendit auprès d'un certain Vincent, officier de la garde mobile, qui dirigeait les forces vichyssoises concentrées près de Granges !

C'était se jeter dans la gueule du loup !

Par un heureux hasard, cet officier n'avait aucune hostilité contre les maquisards. La conversation devint vite cordiale :

— Bientôt, je serai des vôtres ! finit par s'exclamer Vincent, entièrement gagné à la cause de la Résistance.

Un accord, vrai scénario d'opérette, fut alors conclu entre cet homme et Ravignan. Les maquisards évacueraient le camp de Granges, où, peu après, comme les carabiniers d'Offenbach surviendraient les G. M. R. Pour preuve de leur « victoire », ces policiers emporteraient comme butin une arme presque hors d'usage et quelques journaux clandestins. Deux jours plus tard, les patriotes réoccuperaient tranquillement leur camp. Ainsi, tout le monde serait satisfait, et les G. M. R. pourraient recevoir des félicitations pour leur héroïsme.

Comme dans une opérette bien réglée, personne ne rata son entrée en scène et cette affaire s'acheva sans la moindre effusion de sang.

COUPS DE MAIN, EMBUSCADES

Il n'en fut malheureusement pas de même pour les suivantes...

Un chef du maquis nommé Annibal ayant été arrêté par les G. M. R., le capitaine Romans décida d'agir. De nuit, le 30 décembre, le lieutenant Maxime vint s'établir avec une section sur la route de Bellegarde à Nantua, près de Neyrolles. Puis il téléphona aux G. M. R. que des maquisards se trouvaient près de ce village.

Il escomptait, soit pouvoir prendre contact avec ces policiers et aboutir à un accord, soit faire des prisonniers, ce qui permettrait désormais au maquis de parler haut et d'exiger

qu'on respectât ses hommes. Maxime pensait qu'il allait venir un camion de forces vichyssoises.

Or, au lieu d'un, il en vint trois !

Du coup, la situation était entièrement retournée : c'étaient les patriotes qui étaient en infériorité numérique. Comme l'un d'eux, Jacques Thérond, s'avancit en parlementaire vers les G. M. R., sans sommation ceux-ci ouvrirent soudain le feu sur lui. Grièvement blessé, Thérond s'écroula sur le sol. Grummault, voulant le remplacer, fut tué. Malgré sa terrible blessure, Thérond réussit à échapper aux mains de ses ennemis. Mais un de ses camarades, nommé Billiard, fut moins heureux que lui : quoique non blessé, il fut emmené par les G. M. R.

Devant la supériorité de moyens de l'adversaire, le lieutenant Maxime ramena ses hommes un peu en arrière ; puis, à couvert dans un bois, il fit ouvrir le feu sur les G. M. R. Certains policiers tombèrent, dont trois pour ne plus se relever. Démoralisés par la vigueur de la défense, les G. M. R. battirent bien vite en retraite.

Quelques semaines plus tard, le 26 janvier 1944, les forces vichyssoises revinrent à l'attaque : elles tentèrent, à nouveau, de s'emparer du camp de Granges et du P. C. départemental. Devant la menace d'encerclement, les maquisards durent évacuer leurs positions. Mais, le soir même, ils les réoccupèrent. Ainsi, la journée s'acheva sans résultat, ainsi qu'un match nul, pour les deux partis.

D'autres rencontres entre « forces du maintien de l'ordre » et maquisards n'eurent pas plus d'effets.

ATTAQUE ALLEMANDE DU 5 ET DU 6 FÉVRIER 1944

Sentant fort bien que les forces vichyssoises n'obtenaient guère de résultats, les Allemands décidèrent d'agir eux-mêmes contre le maquis de l'Ain.

Le 5 février 1944, à l'aube, cinq mille Allemands encer-

clèrent la région délimitée par La Cluse, Ambérieu, Culoz et Bellegarde, soit environ le quart du département ! Puis, en camions, à pied ou en skis, ils montèrent à l'assaut des plateaux d'Hauteville et de Brenod.

La lutte fut dure, difficile..., l'ennemi possédant à la fois la supériorité numérique et un armement bien plus puissant que celui des maquisards. Il n'y eut pas une ligne générale de défense, mais une série de rencontres, de combats isolés sur les plateaux devant les camps de Granges, d'Hotonnes et de Retord.

Le groupe du camp de Granges, violemment attaqué, bombardé par avions, résista quelque temps sur place, puis réussit à rompre l'encerclement ennemi. Cette lutte fut d'autant plus pénible qu'une épaisse couche de neige couvrait le sol.

Aux camps d'Hotonnes et de Retord, l'ennemi, usant de sa supériorité numérique, n'obtint cependant qu'un succès partiel.

Le lendemain, les Allemands faillirent remporter une éclatante victoire.

Vers trois heures de l'après-midi, le poste de commandement départemental, qui venait justement de s'installer dans une ferme sise au-dessus de l'Abergement-de-Varey (1) fut brusquement attaqué par un fort détachement ennemi. Presque sur-le-champ encerclés, mitraillés, arrosés de grenades... les occupants de la ferme se virent perdus, s'ils n'agissaient pas aussitôt.

Mais que tenter ?

Une seule solution s'offrait à eux : essayer coûte que coûte de franchir le cercle des assaillants.

Sous la direction du lieutenant Maxime, une sortie fut risquée. Un déluge de balles s'abattit alors sur les malheureux officiers et agents de liaison de l'État-major. La neige était si épaisse que les patriotes ne purent courir comme ils l'auraient dû. Aussi nombre d'hommes — plus de la moitié de l'effectif — s'écroulèrent-ils presque aussitôt, fauchés par

(1) Au nord-est d'Ambérieu et au sud de Poncin.

le tir précis des armes automatiques allemandes (1). Neuf officiers et agents de liaison, dont le sous-lieutenant Lesombre et Tintin, le fondateur du camp de Chougeat, tombèrent ce jour-là. Parmi ces victimes se trouvaient quelques blessés, que les Allemands achevèrent...

Les survivants de ce massacre réussirent à fuir, à échapper à l'étreinte de l'ennemi.

Les pertes éprouvées par le P. C. départemental, le camp de Granges, les groupes francs Seigle, Boghossian et Marco, les camps d'Hotonnes, de Retord... ne furent malheureusement pas les seules qu'on eut à déplorer au cours de ces deux journées des 5 et 6 février. Rendus furieux par la tenace résistance que leur opposaient les jeunes « gars » du maquis, qui, pour la plupart, subissaient pourtant le baptême du feu, les Allemands donnèrent alors libre cours à leur sauvagerie. Pillages, incendies, massacres de civils... se succédèrent à un rythme rapide. Corlier, Nivollet-Montgriffon, Évosges et Petit-Abergement furent parmi les villages qui eurent le plus à souffrir de la rage de l'ennemi. Mais, un peu partout, maintes fermes isolées flambèrent et nombre de civils tombèrent sous les balles allemandes.

L'attaque du 5 et 6 février avait coûté fort cher à l'ennemi. Ses pertes étaient bien plus élevées que celles subies par le maquis. En outre, l'assaillant avait vu tomber quelques-uns de ses chefs : c'est ainsi que l'officier allemand commandant la compagnie qui avait attaqué le P. C. départemental à la ferme de la Montagne avait trouvé la mort dans cette rencontre.

REGROUPEMENT ET RECONSTITUTION DES FORCES DU MAQUIS

L'assaut allemand de février avait été redoutable. Le maquis de l'Ain avait failli être broyé sous l'étreinte de l'ennemi.

(1) Détails extraits du n° 8 de *La Voix du maquis* (Bulletin des F. F. I. de l'Ain) paru le 7 septembre 1944.

De l'épreuve, il sortait non abattu, mais meurtri, saignant...

Le détachement du camp d'Hotonnes avait un urgent besoin d'être réorganisé, un ordre mal compris ayant, au cours du combat, donné lieu à un éparpillement et à la fuite de ces hommes. Presque tous les véhicules avaient été perdus dans la bataille, les stocks de vivres et de vêtements en majeure partie anéantis. La lutte avait fait ressortir les qualités et les défauts des formations de patriotes de l'Ain : en particulier, celles-ci manquaient de cadres, surtout de sous-officiers.

Il fallait donc regrouper et réorganiser les forces du maquis.

Le siège de l'État-major départemental fut installé en Bresse, puis le capitaine Romans groupa ses unités de la façon suivante. Montréal (1) prit le commandement de tous les F. F. I. du Nord (Haut-Jura, région de Gex et d'Oyonnax), tandis que Chabot régnerait désormais sur les F. F. I. du Sud (secteurs d'Ambérieu, du Valromey et de Culoz).

A Jean Miguet, un garagiste, fut dévolue une tâche à la fois lourde et très difficile à accomplir : reconstituer un groupe automobile, assurer le transport des vivres et des armes, coopérer à tous les parachutages... Chef calme et mécanicien de valeur, le sous-lieutenant Miguet sut grouper autour de lui une équipe pleine d'allant et très homogène de joyeux risque-tout, qui répondirent bien à ce qu'on attendait d'eux : de jour et de nuit, ces gais lurons sillonnèrent l'Ain avec leurs camions, firent le coup de feu contre les Allemands et méritèrent ainsi la reconnaissance de tous les F. F. I. qu'ils ravitaillaient.

A la fin du mois de février, la réorganisation entreprise fut presque achevée : pourvue d'effectifs plus forts qu'avant la bataille, mieux encadrée, la petite armée des patriotes de l'Ain sortait grandie de cette épreuve. Au cours du mois de mars, un nouveau camp fut même créé par Rolland à Belley-doux (2).

(1) Officier d'active, sorti de Saint-Maixent, l'un des premiers collaborateurs du capitaine Romans. Avant la guerre, il servait dans un régiment de tirailleurs algériens.

(2) A l'est d'Oyonnax, presque sur la frontière séparant l'Ain du département du Jura.

A NOUVEAU L'ENNEMI ATTAQUE (5 AVRIL)

Le 5 avril au matin, les Allemands entreprirent une nouvelle offensive limitée au Sud du département du Jura et au Nord du département de l'Ain (région d'Oyonnax). L'ennemi mit en ligne, cette fois, deux divisions.

Alors commença une lutte rendue horrible par les Allemands et qui allait durer douze jours.

Pour éviter d'être broyés, les camps, obéissant aux ordres de Montréal, « explosèrent » : chaque section partit dans une direction différente. Au lieu de batailles rangées, ce fut la guérilla, des surprises, des embuscades..., une lutte sans merci, où il fallait toujours demeurer sur le qui-vive. Perdus dans la nature, n'étant presque plus ravitaillés, les patriotes souffrirent la faim, la soif..., mais harcelèrent l'ennemi, lui firent éprouver des pertes sévères.

— Vos terroristes, déclara un jour à Oyonnax, le chef de l'État-major allemand, ce ne sont pas des hommes, mais des démons !

Ne pouvant vaincre le maquis par les armes, les Allemands, ne reculant devant rien, tentèrent de l'intimider par des massacres ou par des actes de férocité.

A Oyonnax, dans la grande salle de gymnastique de l'école, l'ennemi rassembla nombre de prisonniers et de suspects : aussi bien des hommes que des femmes ou des enfants. Puis, un par un, ces malheureux passèrent dans une pièce voisine, où à la façon du moyen âge, ils subirent « la question ». Cinq hommes, dont le lieutenant Dartenay (1) — Saint-Cyrien, prisonnier évadé, nature douce à l'âme de poète, chef modeste et toujours très simple — furent emmenés au village de Sièges pour subir un « traitement » spécial. Là, au milieu de la nuit, tandis qu'à coups de botte les Allemands chassaient de leurs demeures les paysans à peine vêtus et changeaient ce hameau en un brasier, commença le martyre des cinq prisonniers.

Quand on put pénétrer dans la bergerie, où Dartenay et ses

(1) Nommé Naucourt au maquis.

malheureux compagnons avaient longtemps hurlé avant de mourir, on eut une vision d'horreur. Presque nus, ces cinq hommes avaient subi les tortures les plus effroyables qu'on puisse imaginer : liquide enflammé sur le visage ou les pieds, castration, éventration, yeux crevés, lambeaux de chair arrachés, etc... (1). L'imagination ne peut concevoir comment des êtres humains ont pu, de sang-froid, commettre de telles horreurs.

Sièges ne fut pas le seul village qui eut à souffrir de la barbarie hitlérienne : Chougeat, Racouze, Viry, La Rivoire, Vulvoz et Vernon furent incendiés. A Vernon, six personnes, dont une jeune fille de quatorze ans, furent fusillées ou brûlées vives dans leur ferme !

Au total, si l'offensive allemande d'avril 1944 fut marquée par des atrocités, au point de vue militaire, elle n'apporta presque rien de positif à l'ennemi. Alors que le maquis perdit vingt-huit hommes, ce fut par plusieurs centaines de morts que se chiffra, pour l'assaillant, le prix de cette opération.

LE MAQUIS PARALYSE OU RALENTIT LES TRANSPORTS ALLEMANDS

Tandis que les détachements du Nord de l'Ain résistaient à l'attaque allemande, ceux du Sud, commandés par Chabot, entreprirent une utile action de diversion : un sabotage constant, systématique, de toutes les voies ferrées empruntées par l'ennemi. C'est ainsi que les lignes Bourg-Ambérieu et Ambérieu-Culoz furent souvent coupées, parfois même en plusieurs endroits.

Le 8 avril, les troupes de Chabot réussirent même un véritable coup d'éclat : le même jour, elles parvinrent à faire dérailler trois trains allemands et un train chargé de miliciens !

Même après l'arrêt de l'offensive allemande, le sabotage des voies ferrées se poursuivit, ralentissant ou paralysant les

(1) Détails publiés par *La Libre Comté* dans les nos 57 et 58 des 25 et 29 mars 1945.

transports de l'ennemi. Un groupe, le groupe Pesce, eut même l'audace de s'introduire à plusieurs reprises au dépôt de Bourg pour mettre, chaque fois, hors d'usage, une dizaine de locomotives.

Le résultat d'une action aussi méthodique ?

Les trains chargés de troupes ou de matériel de guerre ne circulèrent bientôt plus qu'à 10 kilomètres à l'heure ; puis, en juin, ce fut l'arrêt presque total du trafic sur les voies ferrées et le ralentissement des convois sur les routes.

OPÉRATIONS DE JUIN. 1° CRÉATION D'UNE ZONE LIBRE

Le 6 juin eut lieu ce que le monde attendait impatiemment depuis des années : le débarquement des forces alliées en Normandie.

Presque instantanément, la physionomie du maquis de l'Ain changea, l'atmosphère morale aussi...

Une foule de volontaires vint grossir l'armée des F. F. I., lui injecter un sang nouveau. Pour instruire tous ces hommes, il fallut créer un bataillon d'instruction, dont le capitaine de réserve Lacroix prit le commandement (1). Les officiers d'active, qui, pour la plupart, avaient jusque-là refusé de gagner le maquis, commencèrent à rejoindre les Forces Libres. C'est ainsi qu'un officier de carrière, le capitaine Dutertre, put être adjoint au capitaine Lacroix.

Les parachutages devinrent bien plus importants qu'auparavant. Le 25 juin, 36 fortresses volantes, escortées de nombreux chasseurs, vinrent jeter 540 containers au-dessus du terrain de Port, proche de La Cluse. Ainsi, les nouvelles recrues purent être armées.

L'accroissement sensible des forces que commandait maintenant le lieutenant-colonel Romans permit à celui-ci de créer une zone libre, entièrement débarrassée d'Allemands.

(1) Dans la zone sud, Chabot dut, lui aussi, instituer un centre d'instruction pour les nouveaux venus. En outre, au début de juillet, il fallut créer une semblable école pour les F. T. P.

Cette zone, d'une superficie de 600 kilomètres carrés, avait pour villes principales Nantua et Oyonnax. Aidé de M. Dupoizat, sous-préfet de Nantua, qui avait toujours servi la Résistance, le colonel Romans prit en main l'administration de ce territoire. Un tribunal militaire fut institué à Nantua et siégea de façon régulière. Alors naquit aussi *La Voix du Maquis*, bulletin officiel des F. F. I. de l'Ain, imprimé à Oyonnax et dirigé par le lieutenant Pioud.

2° CONTRE-OFFENSIVE ALLEMANDE : PERTE DE BELLEGARDE

Ne pouvant se résigner à la perte d'une partie d'un département, dès le 10 juin, les Allemands tentèrent de remettre la main sur cette zone libre. Procédant par infiltrations, toujours plus profondes, l'ennemi finit par menacer Bellegarde à un tel point que, dans la nuit du 13 au 14 juin, cette ville dut être évacuée.

Dans le secteur de Champagne-en-Valronney, les colonnes nazies, venant d'Aix-les-Bains et de Culoz, purent tout d'abord avancer. Mais, en fin juin, elles furent arrêtées au col de la Lèbe.

L'ASSAUT ALLEMAND DE JUILLET 1944

Aucune des précédentes offensives allemandes lancées contre le maquis de l'Ain n'ayant eu de résultats vraiment importants et durables, le haut-commandement ennemi résolut d'en finir avec les F. F. I. Dans ce but, il rassembla 35 000 hommes — des troupes alpines, de l'aviation, des chars... — et, le 11 juillet, les lança à l'assaut de tout le système de défense des patriotes.

Le plan d'attaque allemand était le suivant :

Cinq colonnes partant de Neuville-sur-Ain (1), de Champagne, de Bellegarde, d'Orgelet (2) et de Saint-Claude devaient

(1) Au nord de Pont-d'Ain et au sud-ouest de Poncin.

(2) Dans le Jura, à environ 20 kilomètres au sud de Lons-le-Saunier.

traverser toute la zone française et, le jour même, opérer leur jonction à Oyonnax (1).

En quelques jours, grâce à l'écrasante supériorité numérique et de moyens matériels dont il pouvait disposer — les Allemands utilisaient des avions de bombardement et d'assaut, des pièces d'artillerie, des chars..., tandis que les maquisards n'avaient comme armes lourdes que des mitrailleuses — l'ennemi réussit soit à percer les positions françaises, soit à contraindre nos unités à battre en retraite.

Voici le détail de ces opérations.

1° *La colonne partant de Neuville-sur-Ain* et avançant en direction de La Cluse se heurta à moins de 200 hommes : l'école d'Autun, composée de tout jeunes soldats, âgés pour la plupart de moins de vingt ans, et un détachement de l'Armée secrète commandé par Peillod.

Or, les Allemands étaient 3 000 !

L'artillerie et les mortiers pilonnèrent les positions françaises, causant des pertes sévères à la petite troupe de patriotes : vingt tués et blessés en quelques heures. Reculant pas à pas, mitraillant, arrosant de torpilles avec leurs bazookas ou de grenades « gammon » les 160 camions allemands qui montaient vers Cerdon, les Français firent payer cher à l'ennemi son avance. Ce ne fut que le 12 au soir, que celui-ci réussit à passer l'Ain.

Cependant, la pression allemande était tellement forte que, dans la nuit du 12 au 13 juillet, un ordre de repli général dut être donné.

2° *La colonne partant de Champagne* et marchant sur La Cluse était forte de 5 000 à 6 000 hommes. Le 11, elle parvint à s'emparer du col de la Lèbe et, le 12 au soir, elle entra dans Nantua, déclarée ville ouverte par les maquisards.

3° *La colonne partant de la région de Bellegarde* et se dirigeant vers Nantua fut la plus malchanceuse. Malgré sa force, elle ne parvint à s'avancer que jusqu'à Saint-Germain-de-

(1) Extrait du rapport adressé le 26 août 1944 par le lieutenant-colonel Romans au général Koenig. Le plan général d'attaque fut trouvé sur un officier allemand.

Joux, où elle ne put d'ailleurs se maintenir. Une contre-attaque française victorieuse la ramena à Châtillon-de-Michaille, son point de départ.

Cependant, dans la soirée du 12, le colonel Romans fut contraint de donner aux maquisards de ce secteur l'ordre de retraite : la colonne ennemie du Valromey menaçait, en effet, dangereusement leurs arrières.

4° *La colonne descendant d'Orgelet* vers Izernore (1) atteignit Thoirette le jour même. Mais, là, elle tomba dans une embuscade. L'hôtel Dupont, où s'étaient installés les arrivants, qui chantaient déjà victoire, fut soudain mitraillé et bombardé au moyen de torpilles lancées par une bazooka. L'effet de cette surprise fut effroyable. « Cris, râles, écrit le colonel Romans dans son ouvrage, succèdent aux chansons. »

L'ennemi ne put passer l'Ain que le lendemain, quand un repli général fut devenu nécessaire.

5° Enfin, *la colonne se rendant de Saint-Claude à Oyonnax* ne parvint dans cette ville que le 15 juillet au matin.

Cette fois, les Allemands purent chanter victoire. Nantua et Oyonnax étaient retombés en leurs mains. Le système de défense des F. F. I. de l'Ain avait été complètement percé et ce maquis semblait écrasé. Découragés sans doute, quelques membres de l'Armée secrète revinrent chez eux, tandis que les Allemands, à la fois par rage d'avoir subi de terribles pertes et pour tuer tout esprit de résistance dans ce département, se livrèrent à leur habituelle sauvagerie.

Alors, flambèrent maints villages — Dortan, Belleydoux, Cerdon, Cuisiat-Bessiat, Coirrière, Coiserette... — alors furent arrêtés des centaines de civils, dont environ 70 furent fusillés. L'ennemi cherchait à faire régner la terreur et y réussissait.

Le maquis de l'Ain agonisait-il ?

Certes les F. F. I. avaient éprouvé de sérieuses pertes : 85 tués et 80 blessés (2). Mais ces forces, si durement frappées

(1) Au nord-ouest de Nantua.

(2) D'après les estimations du colonel Romans, au cours des opérations de juillet, l'ennemi, lui, aurait eu de 1 000 à 1 300 hommes mis hors de combat et aurait, en outre, perdu quelques avions et autos-mitrailleuses.

qu'elles fussent, n'étaient pas détruites. Exécutant les ordres donnés, les patriotes se rassemblaient en trois points : ceux du Nord dans la région des Moussières (1), ceux du Sud sur le plateau d'Arandas, enfin ceux de l'ouest dans la région d'Echallon.

Bientôt, 2 700 hommes furent réunis sur les plateaux de la Pesse et des Moussières, où un ravitaillement convenable put leur être assuré. Par miracle, en effet, nombre de voitures avaient pu être sauvées ! De la Bresse, les vivres montèrent donc vers les rescapés des combats de juillet.

Des bataillons d'instruction furent reformés, des mitrailleuses lourdes et des mortiers parachutés... Le maquis de l'Ain n'était pas mort : il allait de nouveau faire parler de lui.

REGARD EN ARRIÈRE : L'HOPITAL DANS LA TOURMENTE

Avant d'aller plus loin dans le récit des faits militaires, il convient de jeter un coup d'œil en arrière pour voir ce que devint, au cours de la tourmente de juillet, l'infirmier-hôpital où étaient soignés tous les blessés graves, incapables de se mouvoir eux-mêmes.

Ces blessés — grands fracturés, blessés abdominaux ou thoraciques — recevaient des soins de Parker, chirurgien anglais de valeur, d'une franche honnêteté et prompt à s'indigner, du docteur français Guillaume, un bon colosse, et de Mme Mercier, pharmacienne à Nantua et veuve d'un médecin fusillé par les Allemands en 1942.

Quand, le 12 juillet, les Allemands entrèrent dans Nantua et Oyonnax, un terrible problème se posa pour le trio franco-anglais, qui veillait sur les destinées des malheureuses victimes des précédents combats. Qu'allait devenir ces hommes ? Dans un jour, peut-être même dans quelques heures... l'ennemi serait là. S'il trouvait les blessés, pour eux ce serait la torture, le massacre...

(1) Au nord-ouest de Bellegarde.

Les cacher dans les fermes voisines ?

Cela n'aurait pour effet que de rendre le massacre plus important, les Allemands fouillant toutes les fermes et fusillant à la fois les maquisards qui s'y trouvaient et ceux qui leur avaient donné refuge.

Alors, que tenter ?

A ce problème, il n'y avait qu'une solution : seuls les bois proches pouvaient abriter les blessés. Certes, ce refuge n'était pas absolument sûr ; mais il n'en existait pas d'autre.

Aidés de F. F. I. qui battaient en retraite, le personnel de l'infirmierie, sous la direction du docteur Guillaume, qui connaissait parfaitement toutes les forêts alentour, emmena tous les blessés dans une sapinière. La nuit vint... Couchés en plein air sur des matelas, les blessés purent goûter quelque repos.

Un jour coula sans incident.

Mais, le lendemain, vendredi 14 juillet, il n'en fut plus de même. Soudain, à 11 heures du matin, survint, les traits crispés d'angoisse, un jeune berger.

— Les Allemands sont au village ! (1) jeta-t-il d'une voix haletante. Ils viennent par ici et fouillent tous les bois !

Aussitôt, chacun pâlit, sentant que son sort allait se jouer. Fuir ?... Il n'était plus temps d'y songer. Du seul hasard dépendrait donc la vie ou la mort de tous. Les Allemands découvriraient-ils les blessés cachés dans la sapinière ?

Dans l'espoir contraire, chacun tendit l'oreille, tandis que les cœurs battaient avec violence. Bien vite, l'angoisse de tous crût au maximum : lentement, les Allemands montaient vers l'infirmierie-hôpital, arrosant les fourrés de mitraille. Les voix se rapprochèrent, les paroles et les bruits de pas devinrent plus distincts... Les blessés et leur personnel sanitaire vivaient-ils leurs derniers instants ?

Immobiles, muets, les regards soudés les uns aux autres, tous les maquisards vécurent intensément ces terribles moments. Puis, peu à peu, l'angoisse de chacun alla diminuant.

(1) Le village de La Godette. Tous ces renseignements sont extraits de la causerie radiophonique faite par M^{me} Mercier.

Des soupirs oppressés s'échappèrent de bien des bouches. L'ennemi n'avait pas découvert le refuge, il s'éloignait, se perdait dans les bois.

Durant trois jours, blessés, docteurs et infirmières subirent ainsi le terrible supplice de la douche écossaise morale : l'espoir et l'angoisse se succédant sans cesse. Des troupes allemandes cantonnaient, en effet, à moins de 500 mètres de l'infirmierie-hôpital I Puis, un matin, elles s'en allèrent.

Grâce à l'aide d'un groupe franc, les blessés purent être ravitaillés, continuer à vivre en plein air. Mais, un jour, le 21 juillet, une pluie diluvienne commença à tomber. En quelques heures, la situation devint tragique pour les blessés reposant sur des matelas gorgés d'eau.

Au risque d'attirer les pires calamités sur le village voisin, si, par un traître, les Allemands l'apprenaient, il fallut transporter tous les pensionnaires de l'hôpital dans quelques-unes des maisons de ce hameau pour les réchauffer et les changer. Fort heureusement, l'aventure ne tourna pas au tragique et, deux jours plus tard, blessés, docteurs et infirmières furent emmenés en un lieu plus sûr, solidement tenu par les maquisards : le Crêt-de-Chalam.

A la libération, la Suisse, toujours charitable et généreuse, devait accueillir les pensionnaires de l'hôpital volant, qui avait manqué de périr dans la tourmente.

OPÉRATIONS D'AOUT

PRISE DU FORT DES ROUSSES PAR LES F. F. I.

Le 15 août se produisit un événement qui contribua puissamment à abaisser le moral des troupes allemandes ; ce jour-là, un fort groupe d'unités alliées débarqua sur les côtes méridionales de France.

Devant la rapide progression de ces nouvelles divisions, l'ennemi, sentant le danger d'être pris entre deux feux, ne tarda pas à évacuer le pays de Gex : il remonta vers Morez en passant par le col de la Faucille. Au passage, les F. F. I. secoururent rudement les unités allemandes battant en retraite.

Deux forts groupements, les maquis du Haut-Jura commandés par Chevassus, et quatre camps commandés par Michel (1), s'efforcèrent de barrer la route à l'adversaire. Alors, eurent lieu de vifs combats à La Cure et l'encercllement du fort des Rousses, où des Allemands s'étaient enfermés. Quelques jours après le début de l'investissement, le fort tomba.

Restaient les unités ennemies qui avaient échappé à l'étreinte des F. F. I. et s'étaient retirées à Morez. Un nouvel encercllement eut lieu, que les Allemands ne purent rompre.

Survinrent alors des troupes motorisées venant du sud. Des renforts allemands ? Des unités alliées ?

C'était une colonne française montant de Marseille. Les Allemands de Morez, qui n'osaient pas se rendre aux maquisards, se livrèrent comme prisonniers aux soldats de l'armée d'Afrique.

OPÉRATIONS DE SEPTEMBRE DANS LES DOMBES COMBAT DE MEXIMIEUX

Pendant que la lutte se poursuivait, puis s'achevait dans le Haut-Jura, dans la partie occidentale du département de l'Ain — la Bresse et les Dombes — les patriotes ne demeuraient pas inactifs.

Chaque convoi ennemi était l'objet d'attaques des maquisards et subissait des pertes. C'est ainsi que la route de Lyon à Chalon-sur-Saône et celle de Lyon à Bourg étaient régulièrement le théâtre de sanglantes rencontres.

Cependant, les forces américaines approchaient.

Un de leurs états-majors n'était plus qu'à 40 kilomètres d'Ambérieu, où Chabot avait son P. C. Les F. F. I. tenant solidement Meximieux, ville commandant la ligne de retraite allemande vers l'est, les Français allaient avoir une dure tâche : se maintenir coûte que coûte dans cette cité jusqu'à l'arrivée des renforts américains.

(1) Soit, au total, 1 350 hommes.

Ils n'étaient pas tout à fait seuls. Cinquante Américains, commandés par le colonel Murry et disposant de deux chars *destroyers*, avaient pu parvenir jusqu'à eux.

Mais, le 1^{er} septembre, douze tanks allemands du type « Panther » se présentèrent pour forcer les défenses de la ville !

Alors s'engagea un terrible combat.

Les cinq compagnies françaises s'accrochèrent à la colline, sur laquelle est bâtie Meximieux, tandis que les Allemands se ruèrent sur elles ou les arrosèrent d'obus avec leurs mortiers. Faisant feu avec leurs *bazookas*, leurs mortiers, leurs mitrailleuses... les F. F. I. arrêtaient net les vagues d'assaut ennemies.

Mais, courageusement, les Allemands revinrent à l'attaque.

Leurs tanks réussirent même, à plusieurs reprises, à pénétrer dans la ville. Ils se heurtèrent alors aux chars américains, qui en détruisirent neuf.

Cependant, la supériorité numérique de l'ennemi était telle que, peu à peu, il parvint à progresser. A dix heures du soir, il réussit même un coup de maître. Se servant d'un char américain qu'ils venaient de capturer, les Allemands réussirent à s'emparer du château et des cinquante Américains !

Réfugiés dans le petit séminaire, dont ils firent une forteresse, les Français, décidés à tenir jusqu'à l'arrivée des renforts américains, opposèrent une résistance acharnée. Par les portes et les fenêtres, ils mitraillèrent l'ennemi. Sommés de se rendre, ils répondirent par le mot que le général Cambronne a, si l'on peut dire, immortalisé.

Enfin, les renforts tant attendus — un bataillon américain — parurent. Malgré leurs forces, les Allemands n'avaient pu avoir raison des Français. Le combat de Meximieux était donc une victoire. Mais celle-ci avait été chèrement payée : 25 morts et 37 blessés étaient le prix de ce succès. Les lieutenants Vion et Girod, tués sur le coup, étaient parmi ces victimes.

PRISE DE BOURG. LIBÉRATION DE L'AIN

Cependant, fuyant devant l'avance américaine, les colonnes

allemandes continuaient à monter vers le nord-est. Au passage, les F. F. I. détruisirent bien quelques camions, mais la majeure partie des unités ennemies réussissait à échapper à l'étreinte des forces alliées.

Le 2 septembre, commença enfin la bataille de Bourg, l'ultime combat. Français et Américains luttèrent côte à côte pendant trois jours : le 5 au matin, Bourg tomba.

Il n'y eut plus dès lors, dans l'Ain, que quelques opérations de nettoyage. Vers la mi-septembre, ce département fut complètement libéré.

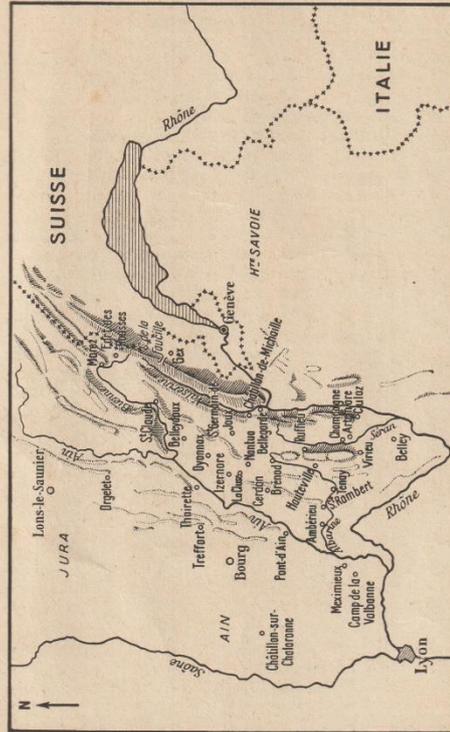
Pleines d'allant, les unités commandées par Michel poursuivirent leur avance, s'infiltrèrent dans le Doubs, poussèrent jusqu'à Pontarlier... Mais ceci, selon la célèbre formule, « est une autre histoire », sort déjà du cadre de notre ouvrage...

Et les F. F. I. demeurés dans l'Ain ? direz-vous.

Après quelques semaines de repos bien gagné, ils furent regroupés et constituèrent une division alpine.

Si, demain, vous parcourez l'Ain, en passant à Meximieux, à La Valbonne, à Bourg, à Sièges, à Saint-Germain-de-Joux..., tant de lieux célèbres dans l'histoire du maquis, accordez un instant de recueillement à tous ceux qui sont tombés pour que vous soyez libres. Pour la plupart très jeunes, ces combattants — Charles Blétel, Fernand Allouche, Paul Sixdenier, Bourret — étaient animés du plus pur esprit de sacrifice. Ils sont dignes d'un tel hommage.

Louis SAUREL,
Chaville, juillet-août 1945.



Librairie Fernand Nathan, N° 91
O. P. I. A. C. L., N° 123.037
Dépôt légal : 3^e trimestre 1945.

Imp. CRÈTE, Corbail (S.-et-O.),
3652-9-45. — C. O. L. 31-1631
Imprimé en France.

